

LIVRET D'ÉTUDE & DE RÉFLEXION

VAERA

12 Questions à poser à la table de chabbat

Douze questions tirées du cours du Rav Raphaël Benizri « Vaera : le pourquoi de la souffrance » : Moché ose demander pourquoi son peuple souffre, et D' répond en parlant des pères qui n'ont jamais rien demandé, de l'écorce qui protège le fruit, de la liberté et de l'héritage.



Rav Raphaël Benizri

Sommaire des sujets

Thèmes de réflexion et questions à partager autour de la table de Vaera

-
- 01** « Pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple ? »
 - 02** « Par Mon nom, Je ne Me suis pas fait connaître à eux »
 - 03** Pourquoi est-ce Chaddaï qui est écrit à nos portes ?
 - 04** Chacun selon sa voie
 - 05** On ne voit jamais le fruit dans le tronc
 - 06** Pourquoi préciser que ce sont « les pères » ?
 - 07** D'abord la liberté
 - 08** Un cadeau se mérite, un héritage non
 - 09** La cinquième coupe : savoir qu'on n'est pas seul
 - 10** Une faute sur le chemin de la mitsva
 - 11** Pourquoi les travaux s'alourdissent-ils dès qu'on parle de liberté ?
 - 12** Pourquoi Aharon, et pourquoi cette liste de familles ?
-

« Pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple ? »



PRÉSENTATION

Moché s'est présenté chez Paro au nom de D'. Résultat : les travaux ont redoublé, et l'élite que Paro avait placée à la tête du peuple se retourne contre lui : cesse de parler de libération. Moché revient alors vers D' avec la question du pourquoi de la souffrance.

LA QUESTION

Pourquoi D', interrogé sur la souffrance de Son peuple, commence-t-Il par parler d'Avraham, d'Its'hak et de Yaakov ?

LA RÉPONSE

« Pourquoi as-tu fait du mal à ce peuple ? Pourquoi donc m'as-tu envoyé ? » (Chemot 5, 22).

La réponse commence par un reproche : cette attitude n'est pas de ton mérite. Je Me suis manifesté aux patriarches, et à aucun moment ils ne M'ont posé de question. Je leur avais promis la terre ; pourtant Avraham a dû payer au prix fort un bout de terrain pour enterrer sa femme, Its'hak a dû lutter pour des puits afin d'arroser ses terres, Yaakov a dû acheter le terrain où planter ses tentes pour avoir un droit du sol. Chaque fois la promesse, chaque fois l'achat — et jamais une question.

Leur foi relevait d'une prémonition : une adhésion à D' par l'essence plutôt que par l'esprit. Cela nous arrive aujourd'hui encore : quand nous tenons à la tradition de nos pères, c'est surtout affectif. Nous continuons ce qu'ils nous ont appris, mais nous ne cherchons pas à approfondir, nous ne cherchons pas à connaître.

Et D' dit : Je respecte cela. Mais l'idéal reste la connaissance. C'est ce qu'annoncent les versets qui suivent : « et vous saurez que Je suis l'Éternel ».

CONCLUSION DU RAV

Regardez, la finalité, c'est vidatem : vous saurez.

LEÇON POUR LA TABLE

Nos pères ont tenu sans poser de questions ; nous posons des questions sans toujours tenir. Que chacun nomme une pratique qu'il accomplit seulement parce qu'elle vient de ses parents. Laquelle mériterait, cette année, qu'on prenne le temps de la comprendre ?

« Par Mon nom, Je ne Me suis pas fait connaître à eux »



PRÉSENTATION

Avant les plaies, le récit s'interrompt pour une déclaration étrange : D' S'est manifesté aux patriarches comme El Chaddaï, mais Son nom, Il ne le leur a pas fait connaître. Moché, lui, veut sonder l'intention de D'. Le Rav montre que cette demande est accueillie — avec une limite.

LA QUESTION

Que veut dire « connaître » D' plutôt que Le sentir — et pourquoi cette connaissance ne peut-elle jamais aboutir ?

LA RÉPONSE

« Je suis apparu à Avraham, à Its'hak et à Yaakov comme El Chaddaï, mais par Mon nom, l'Éternel, Je ne Me suis pas fait connaître à eux » (Chemot 6, 3).

Les patriarches ont senti : à travers la création, ils ont senti l'existence de D', et cela leur a suffi. Désormais, D' va Se manifester aux enfants d'Israël de telle sorte qu'ils cherchent à Le connaître. Ce ne sera plus seulement un sentiment de Son existence, qui s'effrite et se décompose avec le temps : ils l'intégreront au niveau de leur esprit.

Mais, dit D' à Moché, tu veux connaître Mes voies ; sache qu'il y a une limite à l'esprit humain, des choses que tu ne pourras pas décoder. Car à partir du moment où tu prétendrais connaître D', cela voudrait dire que tu Le maîtrises, que tu Le domines toi-même.

Ce qui demeure, c'est le sentiment d'appartenance à un ordre supérieur, à un ordre suprême. C'est cela qui fait, et fera toujours, de l'homme un associé de D'.

CONCLUSION DU RAV

Un D' que tu maîtrises par ta connaissance n'est plus D'.

LEÇON POUR LA TABLE

Il y a une différence entre sentir et savoir, et beaucoup s'arrêtent au premier. Sur quoi, dans notre vie juive, en sommes-nous restés au sentiment faute d'avoir voulu apprendre ? Et sur quoi exigeons-nous une explication complète, là où il faudrait accepter de ne pas tout décoder ?

Pourquoi est-ce Chaddaï qui est écrit à nos portes ?



PRÉSENTATION

Sur la mezouza, à l'entrée de nos maisons, c'est le nom Chaddaï qui figure, et non le nom de l'Éternel. Le nom de la limite, dit le Rav, et non celui de l'être.

LA QUESTION

Pourquoi le nom que nous plaçons au seuil de nos maisons est-il celui qui dit la limite, et non celui qui dit l'être ?

LA RÉPONSE

« Je suis El Chaddaï : c'est Moi qui ai dit au monde : assez (daï) ! » (Talmud, 'Haguiga 12a).

Chaddaï, c'est Celui qui a imposé des limites à l'extension de Sa création, à l'infini de Sa création. Et ce faisant, Il invite ceux qui croient en Lui à ne pas s'éparpiller dans l'espace, à ne pas chercher à Le contenir dans l'espace : l'espace, c'est Lui qui le contient. Ce qu'Il demande, c'est d'être saisi dans le temps — dans ce temps qu'Il partage avec nous, dans notre existence même.

Si bien que la connaissance de l'Éternel sera plus une connaissance intérieure qu'une connaissance extérieure. Celui qui veut aborder la connaissance de l'être doit savoir qu'elle demeure au plus profond de lui-même.

La mezouza, à la porte, nous dit donc : attention, il y a des limites à poser dans l'espace. Nos comportements changent d'un lieu à l'autre, et il faut au moins rester conséquent avec nos valeurs ; mais au-delà de ces comportements, il y a une connaissance, celle de l'être par définition.

CONCLUSION DU RAV

Il ne faut pas chercher D' à l'extérieur de nous, il faut Le chercher à l'intérieur de nous.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous cherchons souvent le sacré dans un lieu, un voyage, un paysage. Où avons-nous placé, cette année, un D' « extérieur », commode parce qu'on peut en sortir ? Que changerait chez nous l'idée que la recherche se fait au-dedans ?

Chacun selon sa voie



PRÉSENTATION

D' dit S'être manifesté à Avraham, à Its'hak et à Yaakov. Mais pas de la même manière, souligne le Rav : chacun des patriarches L'a reçu selon la valeur qu'il avait lui-même cultivée.

LA QUESTION

Y a-t-il une seule bonne manière de servir D' — et faut-il se mesurer à ceux qui Le servent autrement ?

LA RÉPONSE

Le Rav : « Il n'y a pas qu'une seule voie de servir. »

Je Me suis manifesté aux patriarches, à chacun selon la valeur même qu'il avait cultivée. Cela signifie qu'il n'y a pas une seule voie pour servir D'. On peut Le servir chacun selon sa propre mission, chacun selon sa propre voix, chacun selon sa propre sensibilité.

Cela vaut jusque dans l'accomplissement des lois de D' : chacun le fait à sa manière, selon ses possibilités, selon ses capacités. Ce que chacun a cherché, c'est d'obtenir le meilleur dans la voie où il s'est engagé.

Et c'est, ajoute le Rav, l'accès vivement conseillé à toute personne qui veut aborder la connaissance de l'être : qu'elle sache que cette connaissance demeure au plus profond d'elle-même, dans sa propre voie, et non dans celle du voisin.

CONCLUSION DU RAV

Il n'y a pas de compétition dans ce domaine.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans une famille, on compare volontiers : qui prie le mieux, qui étudie le plus, qui est le plus fidèle. Quelle est la voie propre de chacun de nous ? Et que devrions-nous cesser de reprocher à ceux qui ne servent pas comme nous ?

On ne voit jamais le fruit dans le tronc



PRÉSENTATION

Moché demande la raison de la souffrance. La réponse qu'il reçoit, selon le Rav, ne porte pas sur la raison mais sur la finalité — et elle passe par l'image d'un arbre.

LA QUESTION

Que change le fait de cesser de demander la raison d'une épreuve, pour en chercher la finalité ?

LA RÉPONSE

La kelipa, l'écorce : ce qui entoure le fruit et le protège.

Quand on regarde un arbre, on ne voit pas sa finalité, on ne voit pas son fruit. Et pourtant cet arbre n'a été planté que pour le fruit qu'il donnera ; mais dans son tronc, on ne le voit pas. Il faut d'abord que l'arbre déploie ses branches de chaque côté, qu'il sorte ses écorces. Et plus les écorces durcissent et se développent, plus le fruit peut se nourrir sans être touché par aucun microbe ni perturbé dans son existence.

L'homme est à l'image de cet arbre. Le fruit qu'il peut donner ne vient pas de s'interroger toujours sur la raison de chaque chose, mais de chercher la finalité de toute chose. Or il y a une finalité, et elle passe par une écorce.

Ce qui permet de traverser le halo d'obscurité, c'est la conscience que cela a un terme, que rien n'est gratuit, que rien, en fin de compte, ne vient perturber l'évolution du fruit.

CONCLUSION DU RAV

C'est le noir qui délimite le blanc, c'est la nuit qui délimite le jour : ce sont les épreuves qui délimitent la lumière.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous demandons presque toujours « pourquoi cela m'arrive-t-il », presque jamais « vers quoi cela va-t-il ». Que chacun prenne l'épreuve la plus dure de son année et lui pose l'autre question.

Pourquoi préciser que ce sont « les pères » ?



PRÉSENTATION

Le texte dit : Je suis apparu à Avraham, à Its'hak et à Yaakov. Rachi relève qu'il s'agit des « pères ». Si leurs noms sont donnés, qu'apporte ce titre de pères ?

LA QUESTION

Qu'est-ce qu'un père fait, et qu'aucun autre homme ne fait, qui explique que D' rappelle ce titre-là ?

LA RÉPONSE

Rachi sur Chemot 6, 3 : « Je suis apparu — aux pères. »

Un père qui se dévoue pour son enfant ne se demande à aucun moment ce qui lui a pris de l'amener au monde. Il ne le fait pas dans l'intérêt d'exploiter un jour ses forces ni de s'assurer un retour. Il sait qu'il s'expose à de nombreuses épreuves : amener un enfant au monde, lui assurer son éducation, le mener à bonne fin, ce n'est pas facile. La plupart du temps on reste à mi-chemin. Mais on est sûr qu'il y a une continuité.

C'est exactement ce qu'ont fait les patriarches. On leur avait promis des merveilles, et eux n'ont profité de rien. Quelle satisfaction Avraham a-t-il eue ? Its'hak ? Yaakov, de même. Ils ont assumé la charge de parents sur la foi de promesses.

D'où le premier enseignement : Israël doit toujours avoir un regard en arrière, non sur ce qui lui arrive maintenant, mais sur ce qu'a été le comportement de ses pères. Et ici, enfin, vient la concrétisation de ce que les pères ont investi.

CONCLUSION DU RAV

Cet enfant est le projet du père, et le père est prêt à tous les sacrifices pour son enfant.

LEÇON POUR LA TABLE

Être parent, c'est accepter de ne pas être payé de retour. Qu'avons-nous entrepris cette année dont nous ne verrons pas le résultat ? Que chacun dise ce qu'il aimerait que ses petits-enfants reçoivent de lui, sans savoir d'où cela vient.

D'abord la liberté



PRÉSENTATION

Ce qui se concrétise à la sortie d'Égypte, dit le Rav, n'est pas d'abord d'ordre religieux. Les verbes de la délivrance, que rappellent les quatre coupes du séder, décrivent une libération par étapes — avant même la Torah, la terre et le Temple.

LA QUESTION

Pourquoi la liberté doit-elle précéder la Torah — et de quoi exactement faut-il être libéré ?

LA RÉPONSE

« Je vous ferai sortir de dessous les fardeaux de l'Égypte, Je vous délivrerai de leur servitude, Je vous rachèterai... Je vous prendrai pour Moi comme peuple » (Chemot 6, 6-7).

La sortie d'Égypte apporte d'abord au monde la notion de liberté : permettre à l'homme d'assumer ses propres responsabilités en toute indépendance, et de lutter pour cette liberté afin que toute l'humanité en bénéficie. Il faut d'abord y accéder ; ensuite viendront la Torah, la terre, le Temple — tout cela viendra une fois cette étape franchie.

Et cette libération s'inscrit en quatre étapes, celles des quatre coupes que nous buvons le soir de la Haggada. Je vous arracherai aux travaux de l'Égypte ; Je vous délivrerai de leur assujettissement, c'est-à-dire de leur emprise intellectuelle et morale sur vous.

Et lorsque J'aurai arraché l'Égypte de vous — votre assujettissement à cette Égypte, tant physique qu'intellectuel et moral —, alors Je vous adopterai comme peuple.

CONCLUSION DU RAV

Tant qu'une nation n'aura pas opté pour cette liberté, la nôtre restera menacée.

LEÇON POUR LA TABLE

On peut être sorti d'Égypte physiquement et y rester par la pensée ou par les mœurs. De quelle emprise — un écran, une mode, le regard des autres — chacun de nous a-t-il encore à se libérer ? Et laquelle des quatre coupes nous reste-t-il à boire ?

Un cadeau se mérite, un héritage non



PRÉSENTATION

Après les quatre expressions de la délivrance vient une cinquième parole, discutée comme la cinquième coupe : « Je vous la donnerai en héritage (morasha) ». Le mot surprend : la terre ne serait-elle pas, comme la Torah, un don ?

LA QUESTION

Pourquoi la terre est-elle promise en héritage, quand la Torah, elle, est célébrée comme un don ?

LA RÉPONSE

« Je vous la donnerai en héritage » (Chemot 6, 8) ; « La Torah que Moché nous a prescrite est l'héritage de l'assemblée de Yaakov » (Devarim 33, 4).

On objecte : une promesse qui s'étale dans le temps ne suffit pas, on a été délogé du pays, la terre n'est acquise que conditionnellement. Certains lisent alors morasha comme méorassa, fiancée : l'amour des fiançailles est plus intense encore que celui du mariage, parce qu'il est en attente — pourvu qu'il se prolonge une fois l'union consommée.

Et nous bénissons Celui qui nous a donné la Torah, non Celui qui nous l'a fait hériter. Un cadeau ne se fait qu'à un être qu'on apprécie, qu'on chérit ; quand nous avons des velléités envers l'ami choisi, nous cessons de lui faire des cadeaux. L'héritage, lui, n'a pas besoin d'être mérité : l'enfant hérite de ses parents, méritant ou non, sauf s'ils l'ont déshérité.

Or il arrive que nous ne soyons pas au niveau d'être l'associé de D', que nous ne méritons pas ce qu'Il nous a donné. Alors nous revendiquons le titre d'héritier, ce dépôt reçu par filiation. Le terme morasha n'apparaît que deux fois dans la Torah : pour la Torah, et pour la terre d'Israël.

CONCLUSION DU RAV

Elle vous appartiendra que vous soyez là ou que vous ne soyez pas là, parce que Moi, J'ai décidé de vous la donner.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous vivons largement d'un héritage que nous n'avons pas mérité. À quel moment avons-nous parlé du judaïsme comme d'un bien acquis plutôt que d'un dépôt à faire fructifier ? Que faudrait-il faire pour être aussi digne d'un cadeau ?

La cinquième coupe : savoir qu'on n'est pas seul



PRÉSENTATION

Une autre opinion fait correspondre la cinquième coupe non à la terre, mais à la connaissance de D' : cette connaissance incertaine, que nous n'arrivons pas à cerner et qui devient problématique dans les moments difficiles. Moché lui-même avait demandé à connaître les voies de D'.

LA QUESTION

Comment tenir quand on ne peut pas sonder la finalité de ce que l'on vit ?

LA RÉPONSE

Moché : « Fais-moi donc connaître Tes voies » (Chemot 33, 13).

On ne peut pas toujours sonder la finalité de chaque chose. Mais il existe autre chose qu'une réponse : savoir que je communique avec quelqu'un dans ce à quoi j'aspire, dans ce que je veux. Cela suffit pour que, même dans la pire des prisons, je sache qu'un jour ou l'autre j'en sortirai.

Nos sages l'ont comparé à un prisonnier qui purge sa peine avec la conscience qu'un jour il sera libéré. Car il sait que d'autres mènent le même combat que lui, intérieurement, sans l'avoir exprimé — et qu'un jour ou l'autre il les retrouvera.

Le Rav précise qu'il ne s'agit pas ici de peines pour des délits commis, mais de ce qui relève de l'intention — et il en donne aussitôt un exemple tiré de la loi.

CONCLUSION DU RAV

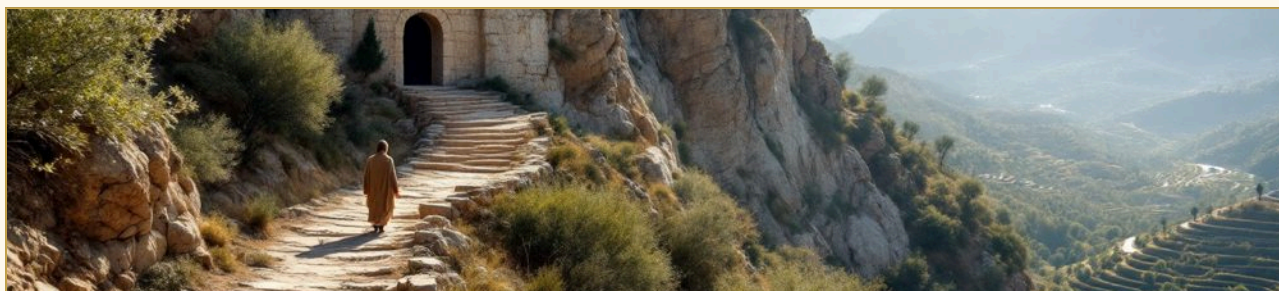
Il va être libéré, parce qu'il y en a d'autres qui mènent le même combat que lui.

LEÇON POUR LA TABLE

Dans une période difficile, ce n'est pas toujours une explication qui aide, mais de savoir que quelqu'un mène le même combat. Qui, autour de nous, se bat en silence et aurait besoin de l'entendre ? Que chacun nomme une personne à qui le dire cette semaine.

SUJET 10

Une faute sur le chemin de la mitsva



PRÉSENTATION

Pour illustrer ce qui relève de l'intention, le Rav cite un cas de la Guemara : un homme doit circoncire deux enfants, l'un le Chabbat, l'autre le dimanche. Par erreur, il circonscit le Chabbat celui dont le jour était le dimanche.

LA QUESTION

Une faute commise en cherchant à accomplir une mitsva est-elle encore une faute ?

LA RÉPONSE

Talmud, Chabbat 137a : les deux enfants à circoncire ; « Grande est la techouva, par laquelle les fautes volontaires deviennent des mérites » (Yoma 86b).

Celui qui a profané le Chabbat pour circoncire l'enfant du dimanche doit-il apporter un sacrifice expiatoire ? Selon l'avis que retient le Rav, puisque l'intention première n'était pas de transgresser la loi, l'acte n'est pas considéré comme une transgression : il fait partie de l'accomplissement de la mitsva — comme si, pour l'accomplir, on était passé par une transgression involontaire.

Cela arrive dans la vie, disent nos sages. Dans notre cheminement vers la vérité, vers le repentir, notre intention est pure ; mais des forces obscures en nous nous ont détournés, et nous n'avons pas agi consciemment. Cette déviation dans le parcours est alors considérée comme un élément de la finalité que nous cherchions.

C'est pourquoi, dans la techouva, même les fautes intentionnelles peuvent devenir des mérites.

CONCLUSION DU RAV

C'est la finalité qui entérine le tout.

LEÇON POUR LA TABLE

Chacun de nous a fait des détours en voulant bien faire. Lequel, avec le recul, fait finalement partie du chemin ? Et à qui devrions-nous reconnaître que son erreur venait d'une bonne intention ?

SUJET 11

Pourquoi les travaux s'alourdissent-ils dès qu'on parle de liberté ?



PRÉSENTATION

Dès que Moché a parlé de libération, Paro a alourdi les travaux et accusé le peuple de paresse. Le peuple, qui avait cru, n'écoute plus Moché, « par essoufflement de l'esprit et à cause du dur labeur ».

LA QUESTION

Pourquoi l'oppression redouble-t-elle au moment précis où l'idée de liberté commence à prendre ?

LA RÉPONSE

« Vous êtes des relâchés, des relâchés ! » (Chemot 5, 17) ; « L'Éternel est le juste, et moi et mon peuple sommes les coupables » (Chemot 9, 27).

Si Paro réagit, ce n'est pas qu'il sous-estime Moché : c'est qu'il a compris. La confiance que le peuple vient d'accorder à Moché signifie que l'idée, à l'état embryonnaire, a déjà gagné les cœurs ; désormais elle ne peut que mûrir petit à petit. D'où le reproche : vous vous êtes relâchés — c'est-à-dire, vous êtes déjà en train de mûrir cette idée de liberté au plus profond de vous-mêmes.

À ce moment-là, les forces contraires augmentent leur contrainte pour nous obliger à oublier l'idée qui jaillit en nous : ce mouvement de repentir, de libération de notre conscience morale, cette volonté d'accéder à la connaissance de D'. Si on la poursuit malgré tout, on verra que dans l'écorce qui durcit, le fruit peut sainement mûrir.

C'est dans l'endurcissement de ces conditions que Paro lui-même finira par dire : l'Éternel est le juste, moi et mon peuple sommes les coupables. Et cette reconnaissance, comme le mouvement de libération, nous devons la partager avec tout le monde. Mais elle ne se fait pas du jour au lendemain.

CONCLUSION DU RAV

C'était un éclair pour lui, mais il l'a dit.

LEÇON POUR LA TABLE

Nous abandonnons souvent une décision au moment exact où la résistance apparaît, et nous appelons cela un signe. Qu'avons-nous laissé tomber cette année parce que c'est devenu plus dur juste après avoir commencé ? Et si la difficulté prouvait que l'idée avait pris ?

SUJET 12

Pourquoi Aharon, et pourquoi cette liste de familles ?



PRÉSENTATION

Moché ne trouve pas ses mots : il lui faut un porte-parole. Et juste là, le récit s'arrête pour donner une généalogie — mais pas celle des douze tribus : on commence, puis on s'arrête à Lévi.

LA QUESTION

Pourquoi le libérateur a-t-il besoin d'Aharon, et pourquoi une liste de familles se glisse-t-elle au cœur du récit ?

LA RÉPONSE

« Je suis incirconcis des lèvres » (Chemot 6, 12) ; « Voici les chefs de leurs maisons paternelles » (Chemot 6, 14) ; Aharon, « qui aime la paix et poursuit la paix » (Pirké Avot 1, 12).

Moché était bègue, il ne trouvait pas les mots. Or tout se fait par le Verbe : si celui à qui vous parlez ne vous comprend pas, il refusera votre enseignement en bloc. Il fallait donc Aharon, qui avait la faculté de descendre au niveau du peuple et de lui parler.

Et la liste ? Si l'on voulait une généalogie, il fallait donner les douze chefs de tribus. On s'arrête pourtant à Lévi, pour dire que ce qui se passe en Égypte prolonge l'histoire des douze tribus, d'Avraham, d'Itshak et de Yaakov : ce n'est ni une rupture ni une cassure, c'est la suite.

Mais regardez qui en sort. La royauté de Yehouda avec Elicheva et Na'hchon, qui se jettera à l'eau pour frayer le chemin au peuple ; les enfants de Kora'h, qui se révolteront contre Moché ; Nadav et Avihou, qui apporteront un feu étranger ; Elazar, qui épousera une fille de Yitro ; Pin'has, l'homme extrême. Tous font partie du peuple. C'est pourquoi le porte-parole est Aharon, qui aime la paix, la poursuit et rapproche les gens de la Torah.

CONCLUSION DU RAV

La libération d'Égypte est la libération, pas seulement de tous les composants du peuple juif, mais également de tous les composants de l'humanité.

LEÇON POUR LA TABLE

Chaque famille a son Kora'h, son Pin'has, quelqu'un qu'on aurait volontiers laissé en Égypte. Qui avons-nous exclu de notre table ou de notre estime ? Et lequel d'entre nous a le tempérament d'Aharon pour aller lui parler ?